



Photo: Abdellah Baida, Essaouira, mars 2010, Hôtel des Iles
Regina Keil-Sagawe et Albert Memmi, président d'honneur du Colloque « Migrations, identité et modernité au Maghreb »

ALBERT MEMMI

wird 90

90 ans

15 décembre/Dezember 2010

Joyeux anniversaire!!!

Herzlichen Glückwunsch zum Geburtstag

Albert MEMMI, jüdisch-tunesischer Schriftsteller und Soziologe französischer Sprache, kam am 15. Dezember 1920 in Tunis zur Welt, lebt in Paris. Memmi zählt zu den Gründervätern der maghrebinischen Literatur französischer Sprache und gilt neben Frantz Fanon als Haupttheoretiker des Anti-Kolonialismus (*Portrait du colonisé. Précédé du portrait du colonisateur*, 1979; dt. *Der Kolonisator und der Kolonisierte*) sowie als Vordenker des Anti-Rassismus (*Le racisme*, 1982; dt. *Rassismus*) im Geiste der Aufklärung, der sich dem Ideal eines laizistischen Humanismus verpflichtet weiß (*Testament insolent*, 2009).

In viel beachteten Essays spürt Memmi den soziopolitischen Mechanismen von Auflehnung und Unterdrückung gesellschaftlicher Randgruppen nach – *Portrait d'un Juif* (1962), *La libération du Juif* (1966), *L'homme dominé*, (1968), *Juifs et Arabes* (1974) – und deckt die Dialektik psycho-sozialer Abhängigkeit auf: *La dépendance* (1979; dt. *Von Süchten und Sehnsüchten*; *Le buveur et l'Amoureux* (1998; dt. *Trinker und Liebende*).

Sein autobiographisch geprägtes Romanquintett umkreist Fragen identitärer Zersplitterung, Wurzelsuche und Wege der Selbstfindung im kolonialen (*La statue*

de sel, 1953, dt. *Die Salzsäule*; *Agar*, 1955, dt. *Die Fremde*) und postkolonialen (*Le scorpion*, 1969; *Le désert*, 1977; *Le Pharaon*, 1988; dt. *Der Pharaon*) tunesischen Kontext.

Wie tief er sich seiner tunesischen Heimat, die er 1956 verlassen hat, bis heute verbunden weiß, davon zeugt ein kleiner, spontaner Text, den er uns am Vorabend seines 90. Geburtstags zugesandt hat.

Né le 15 décembre 1920 à Tunis, Albert Memmi est l'un des pères fondateurs de la littérature maghrébine d'expression française. Son oeuvre, traduite en une vingtaine de langues, a obtenu de nombreuses distinctions. Ses récits et romans, à caractère autobiographique, ont pour sujet l'aliénation culturelle, la quête des racines et la problématique du couple mixte dans le contexte colonial (*La statue de sel*, 1953; *Agar*, 1955) et postcolonial (*Le Scorpion*, 1969; *Le Désert*, 1977; *Le Pharaon*, 1988, *Le Nomade immobile*, 2000).

Sociologue, il s'est attelé à décortiquer, dès la parution du *Portrait du colonisé* (1957), texte-phare de la décolonisation, les mécanismes de domination et d'exclusion, d'oppression et de rébellion, au niveau social (*Portrait d'un Juif*, 1962; *La Libération du Juif*, 1966; *L'Homme dominé*, 1968; *Juifs et Arabes*, 1974; *Le Racisme*, 1982; *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, 2004) et individuel (*La Dépendance*, 1979; *Le Buveur et l'Amoureux*, 1998).

Partisan d'une pensée humaniste et laïciste, il aime à démanteler les idées reçues (*A contre-courants*, 1993; *Dictionnaire critique à l'usage des incrédules*, 2002; *Testament insolent*, 2009).

Porte-parole d'une philosophie du bonheur (*Trois bonheurs*, 2000; *Térésia et autres femmes*, 2004), Albert Memmi, qui vit à Paris depuis 1956, reste profondément attaché à sa terre natale, dont témoigne non seulement un recueil de poésie teinté d'humour, de tendresse et de nostalgie: *Le Mirliton du ciel* (1990), mais aussi ce petit texte qu'il vient de nous envoyer, la veille de ses 90 ans.

ALBERT MEMMI

L'enfance d'un minoritaire

Je ne crois pas qu'il y ait une spécificité de l'enfance d'un enfant juif en pays musulmans de la Méditerranée.

Lorsque j'ai gagné l'Europe, j'ai découvert bien des similitudes entre cette condition et celle des enfants juifs dans les pays germaniques et russes.

Bien entendu, avec les variantes locales. Nous parlions un judéo-arabe truffé de français et d'italien, plus l'hébreu, qui demeurait un trésor vivant et secret. Eux parlaient yiddish. Mais notre relation à la langue dominante, le français (cela aurait pu être l'italien, si l'Italie avait supplanté la France en Afrique du Nord), eux, la relation au russe ou à l'allemand.

Mais, dans les deux cas, nous avons deux langues, la langue dominante, celle de la majorité, et un dialecte.

Assez vite, depuis l'école primaire, il me fallait conquérir la maîtrise du français. C'est peut-être pour ça que je suis devenu un écrivain : c'était une manière de maîtriser, de courtiser la civilisation et le pouvoir européens.

Nos relations avec les musulmans étaient d'une toute autre nature. Nous en partageons la plupart des traits culturels: la cuisine, la musique, le cousinage affectif, *etc.*

Mais, en même temps, nous avions vis-à-vis d'eux méfiance et même peur. Du reste, de temps en temps, une explosion nous rappelait notre condition: c'est-à-dire à la fois un sentiment de menace permanente et le resserrement sur soi qui en résultait.

Je viens en somme du suggérer une définition du minoritaire. En effet, si j'avais à caractériser notre condition de l'époque, je dirais que nous étions essentiellement des minoritaires.

Je pense, du reste, que c'est l'un des traits de toute condition juive, n'importe où dans le monde.

D'où probablement un certain nombre de conduites pour l'aménager ou la surmonter. Par exemple, certains métiers. La médecine qui permet de transporter et d'utiliser son savoir n'importe où. Ou (on nous le reproche assez) des tentatives de réussite économique.

Je ne suis jamais sorti de ce va-et-vient de mon enfance entre deux cultures, dominantes toutes les deux, chacune à sa manière. Mon pays natal, mes impressions d'enfance se trouvent dans la moitié de mes livres, aujourd'hui encore, et je demeure profondément solidaire du destin des ex-colonisés: j'y ai plusieurs de mes amitiés, de mes affections; et, d'autre part, la bataille pour la maîtrise de la langue française et de la civilisation européenne exige de moi un effort constant.

Paris, décembre 2010

ALBERT MEMMI

Eine Kindheit im Abseits, als Angehöriger einer Minderheit

Ich glaube nicht, dass es wirklich etwas Besonderes ist, als jüdisches Kind in einem muslimischen Mittelmeerland aufzuwachsen.

Als ich nach Europa kam, entdeckte ich zahlreiche Ähnlichkeiten zu den Lebensumständen jüdischer Kinder in den deutschsprachigen Ländern oder in Russland.

Natürlich mit lokalen Varianten. Wir sprachen ein jüdisch-arabisches Gemisch voll französischer und italienischer Einsprengsel, dazu das Hebräische, ein lebendiger und geheimer Schatz. Sie sprachen Jiddisch. Und die Beziehung zur dominierenden Sprache, bei uns das Französische (es hätte ebenso gut das Italienische sein können, wenn Italien die Stelle Frankreichs in Nordafrika eingenommen hätte), bei ihnen das Deutsche oder Russische.

Aber in beiden Fällen gab es je zwei Sprachen: die herrschende Sprache, die der Mehrheit, und unseren Dialekt.

Ziemlich schnell, schon in der Primarschule, musste ich lernen, das Französische zu beherrschen. Vielleicht bin ich ja aus diesem Grund Schriftsteller geworden: eine Form, Europas Zivilisation und seine Vormachtstellung zu beherrschen, ihnen zu huldigen.

Unsere Beziehung zu den Muslimen war völlig anderer Natur. Wir teilten die meisten unserer kulturellen Merkmale mit ihnen: die gleiche Küche, dieselbe Musik, dieselbe affektive Wärme und Verbundenheit, usw.

Doch zugleich bestimmten Misstrauen und sogar Angst unser Verhältnis zu ihnen. Und gelegentlich erinnerte uns eine Explosion daran, welches unsere Position in der Gesellschaft war: es war immer auch ein Gefühl ständiger Bedrohung da und, daraus resultierend, der Rückzug auf sich selbst.

Damit habe ich letztlich eine Definition dessen angedacht, was es heißt, Angehöriger einer Minderheit zu sein. Müsste ich unsere Existenz zu jener Zeit in knappen Worten umreißen, ich würde sagen, wir waren wesensmäßig, von unserem Sein und Lebensgefühl her, eine Minderheit, eine Gruppe im Abseits.

Ich glaube sowieso, dass dies eins der charakteristischen Merkmale jüdischer Existenz überhaupt ist, wo auch immer auf der Welt.

Von daher rührt vermutlich auch mehr als eine Strategie, sich in dieser Existenz einzurichten oder sie zu überwinden. Manche Berufe zum Beispiel: die Medizin, die es einem erlaubt, sein Wissen überall hin mitzunehmen, überall anzuwenden. Oder (man wirft es uns oft genug vor) das Streben nach ökonomischem Erfolg.

Ich bin diesem Hin und Her meiner Kindheit zwischen zwei Kulturen, die beide auf ihre Weise dominant sind, niemals entkommen. Mein Heimatland, meine Kindheitsimpressionen finden sich bis auf den heutigen Tag in der Hälfte meiner Bücher wieder, und ich empfinde tiefe Solidarität für die Geschicke der einst Kolonisierten: ich habe viele Freundschaften, viele emotionale Bindungen nach dort; auf der anderen Seite bleibt das Ringen um die Beherrschung der französischen Sprache, der europäischen Zivilisation eine ständige Herausforderung.

Paris, im Dezember 2010

(ÜS: Regina Keil-Sagawe, Heidelberg)